

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL. MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



L'ENFANT AU PAPILLON



SOMMAIRE

—

Octobre (poésie)..... Mme Catulle-Mendès
 Mon jardin (poésie) Raymond Crussard
 Honoré Beaugrand Françoise
 Chronique Québécoise Jules S. Lesage
 Le journalisme canadien, Gâtane de Montreuil
 Le Thé L. Z.
 La Mort et le Moëc..... Pierre L'Ermite
 Macloune..... H. Beaugrand
 L'Ecole Ménagère
 Visite au cimetière..... Une Amie
 Propos d'étiquette..... Lady Etiquette
 Recettes faciles, Conseils utiles, etc., etc.....
 Pages de la Jeunesse :
 Causerie..... Tante Ninette
 Jeux d'esprit et réponses
 Petite poste en famille..... Tante Ninette
 A propos d'Histoire Sainte
 Au But (Feuilleton)..... Marie Thiéry



Voyez nos Vitrines.

Fourrures !

ESCOMPTE
SPECIAL

Pourquoi ne pas vous hâter d'acheter vos Fourrures pendant que vous pouvez vous les procurer aux prix d'été :

- Manteaux Near Seal **\$29.00**
 Manteaux Caracul **\$37.50**
 Cravate et Manchon, Ecureuil Gris, le set **\$15.00**
 Cravate et Manchon, Near Seal, le set **\$12.50**
 ETC., ETC., ETC.

O. NORMANDIN,

Fourrures en gros et détail

350 Boulevard St-Laurent

Succ.: 220 Rue St-Jacques

Ouverture
temporaire
du

QUIMETOSCOPE



ANGLE DES RUES SAINTE
CATHERINE ET MONTCALM.

Deux représentations par jour
L'après-midi à 2 h. 15 et le soir 8 h.

Vues Animées et Chansons
Françaises Illustrées.

La plus belle Salle
de Vues Animées de
Montreal.

PRIX, 10, 15, 25c

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE
441 STE-CATHERINE OUEST
PHONE UP 1068

EDMOND GIROUX, Jr.,

PHARMACIEN-CHIMISTE,

216 RUE SAINT - LAURENT

Edifice du Monument National

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

LE SHAMPOO ORIENTAL PARFUMÉ

Donnera à votre chevelure une beauté incomparable. Il détruit les pellicules, prévient la teigne ; aide à la croissance des cheveux et arrête leur chute. Employé en lotion, il guérit les boutons, pustules, points noirs, rides, blanchit la peau, et donne un teint clair et brillant ; excellente préparation pour le bain et les soins généraux de la toilette. Voir le prospectus. Agents demandés.

Prix 15c. la boîte franco. Adressez Chemical Specialties Co., Boîte 126.

Montréal, Canada

MAISON FONDÉE EN 1860



8 rue NOTRE-DAME
OUEST, Coin Cote Saint-Lambert.



AVANT

Prof. LAVOIE

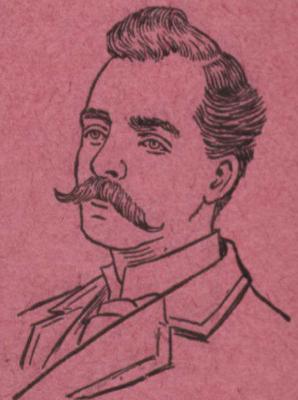
PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs, une spécialité

Cheveux teints de toutes les couleurs. Coiffures pour les bals et les soirées.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels ; ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres.

Grandes nouveautés et importations de Paris, en fait de Perruques, Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure.



APRES

PROF. LAVOIE

PERRUQUIER

AUTREFOIS, 1656 Rue NOTRE-DAME
MONTREAL.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL. MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.

Octobre

*Voici le sobre octobre et sa fragile armure
De rayons dédorés et de feuillages roux.
Mon regard est plus calme et mon geste plus doux
Je suis lente et sereine avec une âme pure.*

*Comme l'arbre latent, mon rêve est sans désir,
Aucun espoir n'y met son clair nid d'ailes blanches
Ni son gazouillement dans le secret des branches.
Je vois l'eau se gonfler et la terre mourir.*

*Même je ne sens plus mon cœur dans ma poitrine,
Si chargé, si pesant durant l'été vainqueur,
Que tout mon corps semblait fait pour porter ce cœur
Comme un château trop lourd au flanc d'une colline.*

*Je ne sens plus mon cœur ni mon rêve béant,
Je suis une harmonie étroite et paresseuse,
Et, si je le voulais, je serais presque heureuse ;
Mais je crains ce bonheur comme on craint le néant.*

Mme Catulle Mendès

Mon Jardin

*Tous les poètes sont des jardiniers d'amour
Qui, dans un petit coin de leurs âmes encloses,
Conservent en secret de précieuses roses,
Dont le nombre grandit un peu plus chaque jour.*

*Pour glaner leur trésor de clairs calices souples
Ils s'en vont par la vie au hasard des chemins,
Et reviennent le soir, du bonheur plein les mains
Qu'ils sont allés cueillir au cœur des jeunes couples.*

*Et de cette moisson, ils feront quelque jour
Des bouquets de tendresse et des gerbes de joie
Pour ceux qui passeront, sans que leur cœur la voie
Près du rosier où naît la corolle d'amour.*

Raymond Crussard



Honoré Beaugrand



Il y a eu un an le sept octobre, le fondateur et premier directeur du journal "La Patrie", à Montréal, s'éteignait après avoir apporté dans sa lutte contre la mort l'énergie et la combativité qui le caractérisaient si fortement.

A ce moment, j'étais bien loin du Canada, et, je n'ai pu, avec mes confrères journalistes, saluer sa tombe d'un dernier adieu. Je désire donc, à l'occasion de cet anniversaire, donner ici, à sa mémoire, l'hommage de mon souvenir reconnaissant.

Je le lui dois et il m'est doux de le lui rendre. C'est dans "La Patrie" d'Honoré Beaugrand que je fis mes premières armes dans le journalisme. C'est à lui, c'est à ses encouragements que je dois d'avoir persévéré dans une carrière jusque-là fermée à la Canadienne-française.

Je fus la première femme faisant partie d'un personnel de rédaction. Cette position, si nouvelle, eut pu m'être rendue, sinon impossible, du moins particulièrement pénible. Il n'en fut rien, et c'est avec un plaisir, qui m'est de plus en plus cher à mesure que j'avance dans la vie, que j'évoque le passé de ces premières années, où le labeur était rude et prolongé, il est vrai, mais que la sympathie respectueuse, l'estime sincère, et mutuelle, dont j'étais entourée, allégeaient de beaucoup.

Je ne puis qu'esquisser à larges coups de plume le portrait de ce disparu ; chacun cependant, pourra le reconnaître, même dans les quelques mots que j'en dirai.

J'ai rencontré peu d'hommes, dans la vie, qui eussent aussi ouvertement qu'Honoré Beaugrand le courage de leurs opinions. Il était tout d'une pièce et carrément, soit un ami soit un adversaire, et, loyal toujours, dans l'un ou l'autre cas.

C'était un chrétien puisque c'était

un honnête homme ; s'il ne fut pas le catholique fervent qu'on eut pu souhaiter, il faut l'en plaindre et non l'en condamner. Il eut du moins l'honnêteté de ne pas simuler une profession de foi qu'il ne partageait pas, et, dans notre pays, il y a sur ce chapitre, quelque mérite à ne pas être un hypocrite.

Quelles que fussent ses idées, cependant, il avait un grand respect pour les convictions religieuses d'autrui ; je le sais, moi, mieux que personne, et, je sais aussi toute la vénération qu'il avait pour sa sœur, Alphonsine, dont la réputation de haute piété était connue de tous, et qu'il appelait, sans sourire, "la sainte de la famille".

On a souvent reproché à "La Patrie" ses tendances par trop libérales dans le sens religieux du mot. Jamais, cependant, elle n'encourut la censure ecclésiastique. Seule, elle ne fut pas publiquement condamnée, quand, dans la tourmente politique qui souffla sur notre province, il y a quelques années, "l'Electeur", et autres journaux de son parti, furent mis au ban de l'Eglise.

Beaugrand était aussi un brave, qui n'a jamais failli à ce qu'il croyait être son devoir.

Qu'on se rappelle son passage à la mairie, à une époque que les troubles relatifs à la petite vérole ont rendu tragique. Au milieu du déchaînement des passions, il a payé de sa personne, sacrifiant sa popularité, exposant sa vie même, aux devoirs de sa charge. La ville de Montréal a-t-elle été assez reconnaissante à son chef pour le dévouement dont il a fait preuve à son service, en cette douloureuse épreuve ?

Les hommes publics qui font de tels sacrifices en faveur du devoir sont assez rares pour qu'il convienne de les exalter de temps en temps, afin

que leur exemple serve aux générations qui suivent.

Tout cela est bien à l'honneur de l'homme de lettres et du journaliste qu'était Honoré Beaugrand.

Depuis qu'il a disparu de l'arène du journalisme, je ne vois pas que les journaux aient beaucoup fait de plus grands progrès.

On a pu imprimer des feuilles plus volumineuses, mais de mieux faites, de plus françaises, et de plus intéressantes, je ne le crois pas. A "La Patrie" d'antan, on avait, de plus, son franc-parler... Ils sont rares aujourd'hui les journaux dont on puisse dire autant.

Il ne me semble pas qu'on ait encore apprécié à son juste mérite, la valeur littéraire de l'auteur de "Jeanne la Fileuse", du "Vieux Montréal", de "La Chasse-galerie" et de tant d'autres légendes.

Je n'exagère rien en affirmant qu'au point de vue du "folk-lore" rien n'a été écrit de mieux et de plus caractéristique, au Canada, que ses contes.

La "Chasse-galerie" que consent à courir Joe le Cook pour aller embrasser la petite Lizza Guimbette ; le "Loup-garou" dont Pierriche Brindamour raconte les émouvantes péripéties, devant l'auditoire frissonnant d'une salle de comité électoral, en bas de Sorel ; "le Père Louison" qui déplore les excès que lui font commettre sa colère, et "Macloune", l'histoire de ces deux disgraciés de la nature qui s'aiment, et ne peuvent s'épouser parce qu'ils sont "trop laids et trop pauvres", resteront à jamais à l'honneur des lettres canadiennes.

Macloune a existé ; l'auteur me l'a déclaré lui-même, et sa pitoyable idylle avait su inspirer son narrateur et lui prêter des accents émouvants, cet air "vécu", qui touchaient, à leur tour, les lecteurs.

La poésie et le sentiment faisaient, plus qu'on ne le croyait généralement, le fond de la nature de Beaugrand, que la maladie, obsédante et cruelle, rendait parfois maussade et nerveux.

Je l'ai vu souvent s'attendrir à la

lecture d'un beau morceau. Un mot, une idée provoquaient, chez lui, un bel enthousiasme.

Je me rappelle qu'il était au Japon, lorsque j'organisai, dans "La Patrie" la souscription publique en faveur du rachat de la cloche de Louisbourg. Dès que la nouvelle de ce mouvement lui fut parvenue, il me câbla immédiatement la somme d'argent qui était son offrande personnelle, ajoutant que si la souscription ne rapportait pas la somme nécessaire, il serait heureux de combler le déficit.

Pauvre Beaugrand! Il fut exilé de la vie, bien jeune encore. Depuis quelques années, il avait brisé sa plume vaillante, et, c'est dans le silence et la retraite qu'il livra ses dernières luttes contre la mort qui devait si tôt le vaincre.

Je n'ai pu suivre ses restes mortels jusqu'au cimetière. Qu'il me soit au moins permis de déposer, à son souvenir, cet humble petit bouquet de violettes...

Françoise.

Hommage au journaliste

La quarantième année de journalisme de M. Arthur Dansereau, rédacteur à la "Presse" a été célébrée par un banquet, où tous ses confrères lui ont présenté leurs compliments et leurs vœux.

Nous nous joignons à eux pour lui offrir, aujourd'hui, nos félicitations, en même temps que nous nous réjouissons de cet honneur décerné à la noble profession.

C'est la première fois, croyons-nous, qu'un journaliste canadien-français, est honoré de cette belle façon.

Hector entre chez le peintre X... et considérant un portrait auquel celui-ci donne la dernière touche.

— Quel fichu modèle! Où diable avez-vous pêché une tête pareille?

— Mais... c'est ma sœur.

— Ah! pardon, fait notre écerelé. j'aurais dû m'en douter, vous vous ressemblez étonnamment.

Chronique Québécoise

TOUT le monde est "rentré"! Notre bonne vieille ville de province a repris son aspect coutumier et méditatif. Sur un rocher, sur un cap Diamant même, "que faire à moins que l'on re songe"? Il y a à peine un mois que nos élégantes mondaines, au teint hâlé par la brise saline et bruni par le soleil, ont quitté les bords de la mer, ou la paisible retraite d'une coquette villa entourée de bocages pleins d'ombre et de fraîcheur.

Quelque peu esclaves de cette rentrée à date fixe en ville, elles ont dit un long au revoir à ces lieux enchanteurs, emportant dans leurs menus propos et réflexions, dans leurs regards rêveurs, quelque chose de cette profondeur de pensée, de cette poésie nostalgique que donne la contemplation habituelle des horizons infinis de la mer. "O bella mare!" disent les Italiens, et ils ont raison. En effet, elles ont, ces touristes jolies, à ce contact assidu de l'immensité mouvante aux reflets verdâtres, conservé dans leur timbre de voix, je ne sais quoi des sonorités bruyantes et des échos prolongés qui viennent du large où domine la note en mineur des mille bruits de la nature; comme aussi ce semble, ceux des désirs, des espoirs et des plaintes de l'humanité entière.

Et quand passant à côté de vous, elles vous frôlent, l'on croit ouïr dans le froissement des plis de leurs robes et le frou-frou de leurs jupons de dentelles ou de soie moirée, comme le doux et léger bruissement du vent dans les ramures ombreuses, ou le va et vient sourd et monotone de la vague écumante venant déferler sur les galets luisants du rivage. Que de fois sur la plage ensoleillée nos citadines assises, l'ombrelle à l'épaule, sur quelque rocher ou "cran", observatoire familial, n'ont-elles pas confié au flot berceur leurs illusions et leurs projets d'avenir, que de fois n'ont-elles pas

laissé entendre des propos intimes du cœur!

Bref, et tout compte fait, nos jolies Québécoises, dans cette communion quotidienne avec la grande et belle nature, ont fait, pour l'année, ample provision de poésie; et si rebelles qu'elles puissent être, à cette bienfaisante et saine influence, leur âme s'est élevée, leur nature aimante et sensible à l'excès, a subi de toute la puissance de leur être pensant, cet attrait irrésistible vers un idéal de grandeur et de beauté.

Maintenant, de retour à la ville, la Terrasse a remplacé pour elles la plage en vogue. L'on y vient le matin, l'après-midi et le soir par habitude du grand air, du besoin d'espace et d'horizons infinis.

Les touristes américains aussi y trouvent leur compte, car chaque été ils y viennent en nombre admirer le magnifique panorama et jouir en même temps de cette heureuse paix et de cette tranquillité presque inconnue à leurs métropoles ou à leurs grands centres populeux et assourdissants.

Avec les froidures d'automne, la "saison" mondaine des "thés", des réceptions et des "bridge" et "diabolo", s'est ouverte avec entrain, et annonce déjà un programme chargé; surtout si l'on tient compte des petites comédies de salon, organisées par une élite de femmes intelligentes, dans le but de combler le vide ou le décousu des conversations: ce serait l'âge d'or et la renaissance de la société québécoise.

Terminons par un trait de mœurs, c'est peut-être le moyen reçu de se rendre intéressant et de se faire lire. L'on rapporte que dans une île, située quelque part dans la Méditerranée, ce sont les femmes qui travaillent, qui peinent et s'enlaidissent à ce dur labeur, pendant que les hommes, eux, jouissent du far niente conservateur de leur beauté virile.

Par contre, nos Québécoises, qu'elles peinent ou travaillent de leurs dix doigts mignons, elles trouvent le secret de rester toujours jolies, éternellement jeunes et gentilles. C'est un peu comme dans le refrain de la chanson de Béranger: "Que j'é-

tais gentille à quinze ans, à vingt ans, à trente ans donc!" Après tout, comme on l'a très sirituellement dit: "Une femme n'a pas d'âge, elle n'a que celui qu'elle paraît avoir."

Jules S. Lepage.

Québec, 1er octobre 1907.

Le Journalisme Canadien

Il se passe dans le journalisme canadien des choses attristantes pour qui a le respect de ce qu'on appelle la dignité professionnelle; et puisque chez vous, ô Françoise, on peut librement causer de ces misères sans risquer de parler de corde dans la maison d'un pendu, souffrez que je vienne y gémir ma plainte..

A lire certains journaux ne croirait-on pas entendre les propos de gamins querelleurs ?

— "Tiens, l'ivrogne qui vient de s'étaler au coin de la rue, c'est moi qui l'ai vu le premier."

— "Pas vrai, c'est moi."

Les disputes de gamins finissent généralement par des taloches qui excitent, parfois, le gros rire d'un passant aux goûts peu raffinés; les petites rivalités des grands journaux ont de plus sinistres résultats, et si elles font encore sourire, ça ne peut être que de pitié. Conçoit-on que des gens qui ont l'avantage d'être instruits, et que l'on voudrait croire intelligents et bien éduqués, se fassent les gros yeux pour d'aussi pitoyables objets et se contestent l'avantage (?) d'avoir été le premier à raconter au public les exploits de tel bandit ou les frasques d'un batteur de femmes !

Un journal, malgré la diversité des collaborateurs, a toujours l'allure particulière que lui donne quelqu'un, l'âme de ce quelqu'un s'y reflète, et ne serait-ce pas dommage qu'on dût attribuer des sentiments de basse jalousie, suprême laideur, à des gens pour qui nous avons de l'estime ou de la reconnaissance ?

Gatane de Montreuil



LE THÉ

L'USAGE du thé tend de plus en plus à se généraliser en France. Est-ce l'influence de l'entente cordiale? Certes, non; car cette habitude charmante du "five o'clock tea" existe depuis de longues années et réunit journellement un grand nombre d'adepes, au salon, autour d'une jolie table richement garnie de dentelles, de porcelaine fine et d'argenterie, ou en été, à la campagne, sous la tonnelle garnie de son mobilier rustique.

On se plaît volontiers à croire que l'usage du thé est une introduction des Anglais qui, dans leurs voyages, emportent toujours leurs goûts, leurs habitudes qu'ils nous imposent volontiers. C'est une erreur; ce sont les Français, au contraire, qui auraient importé ce breuvage en Angleterre, car il n'y fut adopté qu'en 1652 alors que son usage en France remonte à seize ans plus tôt. Ce fut un marchand d'Amsterdam qui l'introduisit à Paris, et, au début, le thé fut trouvé tout au plus bon comme tisane et contre la migraine. Personne ne voulait, à cette époque, le boire "nature" comme les Chinois. On lui trouvait un goût affreux.

Ce fut Mazarin, qui, un jour où il souffrait de la goutte, eut l'idée d'en boire édulcoré avec quelques morceaux de sucre. Il s'en trouva bien et cela suffit pour faire adopter le thé, mettre à la mode et faire passer celle-ci de l'autre côté du détroit.

A la vérité, le thé a pour parrain le chancelier Séguier qui, vers 1600, était entré dans l'ordre des Chartreux. C'est chez les disciples de saint Bruno de la rue d'Enfer, qu'il avait, dit-on, contracté l'habitude du thé que les moines consommaient abondamment pour se soutenir dans leurs austérités et leurs veilles. Sa famille le propagea dans le monde.

Mlle de Lavallière le fit adopter à la cour, après l'avoir mis en usage chez les Bénédictines de Saint-Cloud. En 1795, lorsque les Français entrèrent à Amsterdam, nos généraux prirent le thé chez de riches particuliers.

Comme de toutes choses, nouvellement mises à la mode, on en abusa bien vite et l'histoire raconte que la princesse de Tarente se mit sur le pied d'en absorber en moyenne douze à quinze tasses par jour.

Elle fut encore distancée dans ce record par le landgrave de Hesse-Cassel, qui se vantait d'en absorber... quarante tasses par jour.

Sous Louis XV, la fleur chinoise coûtait jusqu'à 150 francs la livre. Si elle coûtait toujours ce prix, il est probable que son succès actuel serait moins grand; mais Ceylan fait une terrible concurrence à la Chine et aux Indes, ce qui nous permet de goûter à des prix abordables à cet exquis breuvage.

Mais il a encore un autre concurrent, plus sérieux et qui menace de le détrôner. Depuis que le "chic" veut qu'on aille déguster le thé en écoutant de belle musique dans tel Palais ou Théorie en vogue, des modifications se sont introduites dans le goûter. Certaines maisons, que je ne nommerai pas, ont imaginé le chocolat recouvert d'une belle et épaisse couche de crème fouettée. C'est infiniment plus nourrissant que le thé et... exquisement délicieux.

Pour bien faire et donner du plaisir à chacun, le goûter comporte donc maintenant thé et chocolat, et la maîtresse de maison prévenante et... indulgente pour notre petite gourmandise, très permise, celle-là, j'imagine, prend l'habitude de vous proposer l'un ou l'autre. Dans quelques maisons, on tient des liqueurs ou plutôt de vins doux sur un plateau à l'intention des messieurs; mais ce n'est pas précisément bon genre de les soigner ainsi et d'une façon spéciale. Ils se montrent donc "bons princes" et avec ou sans grimaces acceptent bien volontiers le thé et les gâteaux.

L. Z.

La Mort et le Moëc

RÉCIT BRETON

CET automne-là, quand il revint d'Islande, le Moëc but épouvantablement, sans discontinuer.

Il avait beau se lever à six heures du matin et avaler, sur la jetée, un abominable alcool agrémenté de vitriol ; prendre ses absinthes à onze heures, ses apéritifs dès quatre heures ; éparpiller sur tous les comptoirs de tous les bouis-bouis du port tous les pauvres sous amassés péniblement à force de travail et de morues ; la soif était là, au fond de sa gorge, terrible et insatiable, réclamant à boire toujours, et encore toujours...

— «Le Moëc, dit un soir le curé de Hirnic à son paroissien, à cette heure, je ne donnerais plus un bigorneau de ta peau !

— De ma peau ?

— Parfaitement !

— ...Et que c'est plus fort que moi-même, Monsieur le curé!... Je me dis tous les jours : tu ne prendras qu'une bolée ! une seule ! — mais elle passe tellement vite que c'est à peine si je peux en sentir le goût !... alors j'en prends une autre, et, de verre en verre, on se boissonne!...

— Et on se tue!... »

Le prêtre jeta ces mots d'une voix presque dure, et partit découragé dans la nuit.

Où était-il le temps de Terre-Neuve ? quand le père partait avec ses fils, les oncles avec les neveux!... où l'on embarquait le cidre récolté sur les côtes et où l'on continuait là-bas, en pleine mer, la vie de famille et les vieilles coutumes de la patrie absente ?

Aujourd'hui, c'était l'Islande, la froide mangeuse de vies humaines, à laquelle on croit ne pouvoir résister qu'en buvant l'eau de feu, et d'où l'on revient si souvent marqué au front du signe fatal de l'alcool.

Le Moëc la portait, cette marque !

A la fin des premières campagnes, il était rouge, d'un rouge inquiétant de poterie étrusque.

Cette fois-ci, il revenait bleu, de l'Islande ! d'un bleu apoplectique qui

avait épouvanté sa petite jeune femme au débarquement, qui l'effrayait lui-même d'une crainte vague quand il sentait, la nuit, le sang affluer d'une manière insensée à son cerveau, gonflant les veines sous l'os du crâne, à faire éclater tout le tremblement de leur enveloppe.

«Le Moëc, je ne donnerais plus un bigorneau dé ta peau!» Cette parole du curé, il l'a désormais dans l'oreille ; et, comme en regardant fixement le va-et-vient des vagues, il la sent se fixer, obsession, en lui, Le Moëc se lève brusquement et entre au «Rendez-vous de la Marine» boire une bolée, histoire de chasser les idées tristes qui passent dans sa pensée comme des papillons funèbres.

Ce soir-là, vers minuit, pour le mettre à la porte — car il était d'une carrure terrible — il fallut que sa femme lui tendit un grand verre de casse-poitrine, et que, se reculant à mesure qu'il avançait pour le saisir, elle sortit avec lui sur le port.

Mais, quand il entendit, derrière son dos, brutalement se refermer la porte, il vomit un tel blasphème que les assistants, blottis dans les coins, se signèrent par trois fois sans rien dire.

La nuit...

Un vieux curé breton qui entre en tourbillon, la canne d'une main, la bourse aux saintes huiles de l'autre, dans une maison petite et basse qui donne sur la mer.

Dans un coin, sur un de ces lits bretons qui évoquent l'idée de cercueils antiques, un homme s'agite, terrible, les yeux hors de la tête, la peau ruisselante de sueur, comme s'il sortait de l'eau.

Assis, le torse nu, sur lequel la lumière allume et éteint des lueurs blafardes, Le Moëc tord son drap, avec un rictus atroce aux lèvres.

Autour de lui, les voisins et les voisines font un cercle, et les têtes se penchent, poussées par une curiosité

Courbé sur son lit, le misérable rame furieusement avec une expression d'enfer, les pieds crispés sur le bois ; les bras se bleuissent dans des chocs terribles, qui écrasent, ensanglantent ses chairs contre toutes les parois.

— Souques dur ! hurle-t-il, dans sa chambre, à des compagnons invisibles... Barre à droite ! ! !... toute!... Gare aux fontaines!... oh!... ces fontaines... tiens, elles versent du sable.. toute la barre !... toute!... à droite!

Et d'un geste désespéré, comme pour éviter les attirances vertigineuses d'un abîme d'eau, l'alcoolique se tourne vers le prêtre, qui regarde ce spectacle, une tristesse immense au fond des yeux et un long frisson à la surface de la peau.

C'était là son petit Moëc, aux yeux bleus d'Océan, le petit Moëc du catéchisme, celui qui servait sa messe, il y a quinze ans, toutes les fois qu'il allait à la chapelle de la côte, le Moëc qu'il avait marié, dont il avait baptisé les enfants, chaque automne, au retour de Terre-Neuve!... c'était lui, ce paquet de chairs douloureuses, travaillées par l'alcool, ce corps de 32 ans, dont toutes les fibres sautaient d'un délire insensé dans l'incohérence d'un cerveau qui fondait !

Le curé essaie pourtant les onctions saintes.

Qui sait si, aux heures finales, l'âme ne reste pas intangible et consciente derrière les dissolutions suprêmes des corps !

Une à une, le prêtre prend les mains du moribond qui dansent dans les siennes, comme les pistons d'une machine surchauffée à éclater... ces pauvres mains mangées de sel, striées d'écorchures d'hameçons, là-bas dans les longues pêches d'Islande !

Le malheureux regarde, se taisant une seconde, lorsque, brusquement, un cri s'élève :

— Le feu ! il prend feu!...

Et, en effet, se détachant sur le fond sombre de l'alcôve, une petite flamme bleue, très restreinte, mais très sinistre aussi, apparaît dans la peau, s'éteint et reparait encore, dansante, fugitive, étrange, horriblement mystérieuse, et subitement une abominable odeur de viande grillée envahit toute la pièce.

— Le cierge !... Vous approchez trop le cierge ! s'écrie le curé au sacristain.

—Le cierge?... Quoi, le cierge? fait celui-ci qui ne comprend pas.

Alors le prêtre se précipite, poursuit la flamme qui multiplie ses foyers, qui envahit les bras, la poitrine, brûlant partout comme brûlerait une éponge, pendant que rauque et abominable montait, s'exaspérait, dans la pièce, une sorte de rugissement de damné...

—“C'est atroce!” crient les femmes en s'enfuyant.

— Atroce!... oui, c'est atroce! murmure le curé en se tournant vers moi, et pourtant, ce n'est pas la dernière, la suprême punition de l'alcoolique.

Et, comme je le regardais sans bien comprendre, il me montra les trois pauvres petits du misérable qui se tenaient là, affolés.

Et Dante, en les voyant, en distinguant sur leurs pauvres fronts, dans leurs yeux agrandis par la fièvre, les traces héréditaires, fatales, du vice paternel, aurait laissé tombé de ses lèvres la parole mémorable : “Laissez toute espérance!...”

Pauvres petits! Votre père a tout bu, même le bonheur de vos années futures!

Pierre L'Ermite



“Ne Fermez pas les Yeux”

sur l'importance de choisir une bonne pharmacie pour y faire préparer vos prescriptions et même pour y acheter les mille petits objets qui font partie de la pharmacie.

Souvent quelques sous de plus sont une garantie qui vous vaut des dollars en bons résultats.

Vous êtes assurés de toujours avoir la meilleure valeur et le meilleur service possible quand vous venez à l'une de nos trois pharmacies.

Nous achetons aux meilleurs prix et nous vendons à des prix modérés.

HENRI LANCTOT
3 PHARMACIES

295 rue Ste-Catherine Est, angle St-Denis
820 rue Saint-Laurent, angle Prince-Arthur
447 rue Saint-Laurent, près Decontigny

MACLOUNE

I

B IEN qu'on lui eût donné, au baptême, le prénom de Maxime, tout le monde au village l'appelaient Macloune.

Et cela, parce que sa mère, Marie Gallien, avait un défaut d'articulation qui l'empêchait de prononcer distinctement son nom. Elle disait Macloune au lieu de Maxime et les villageois l'appelaient comme sa mère.

C'était un pauvre hère qui était né et qui avait grandi dans la plus profonde et dans la plus respectable misère.

Son père était un brave batelier qui s'était noyé, alors que Macloune était encore au berceau, et sa mère avait réussi tant bien que mal, en allant en journée à droite et à gauche, à traîner une pénible existence et à réchapper la vie de son enfant qui était né rachitique et qui avait vécu et grandi, en dépit des prédictions de toutes les commères des alentours.

Le pauvre garçon était un monstre de laideur. Mal fait au possible, il avait un pauvre corps malingre auquel se trouvaient tant bien que mal attachés de longs bras et de longues jambes grêles qui se terminaient par des pieds et des mains qui n'avaient guère semblance humaine. Il était bancal, boiteux, tortu-bossu comme on dit dans nos campagnes, et le malheureux avait une tête à l'avant : une véritable tête de macaque en rupture de ménagerie. La nature avait oublié de le doter d'un menton, et deux longues dents jaunâtres sortaient d'un petit trou circulaire qui lui tenait lieu de bouche, comme des défenses de bête féroce. Il ne pouvait pas mâcher ses aliments et c'était une curiosité de le voir manger.

Son langage se composait de phrases incohérentes et de sons inarticulés qu'il accompagnait d'une pantomime très expressive. Et il parvenait assez facilement à se faire compren-

dre, même de ceux qui l'entendaient pour la première fois.

En dépit de cette laideur vraiment repoussante et de cette difficulté de langage, Macloune était adoré par sa mère et aimé de tous les villageois.

C'est qu'il était aussi bon qu'il était laid, et il avait deux grands yeux bleus qui vous fixaient comme pour dire :

— C'est vrai ! je suis bien horrible à voir, mais tel que vous me voyez, je suis le seul support de ma vieille mère malade et, si chétif que je sois, il me faut travailler pour lui donner du pain..

Et pas un gamin, même parmi les plus méchants, aurait osé se moquer de sa laideur ou abuser de sa faiblesse.

Et puis, on le prenait en pitié parce que l'on disait au village qu'une sauvagesse avait jeté un “sort” à Marie Gallien, quelques mois avant la naissance de Macloune. Cette sauvagesse était une faiseuse de paniers qui courait les campagnes et qui s'enivrait, dès qu'elle avait pu amasser assez de sous pour acheter une bouteille de whiskey ; et c'était alors une orgie qui restait à jamais gravée dans la mémoire de ceux qui en étaient témoins. La malheureuse courait par les rues en poussant des cris de bête fauve et en s'arrachant les cheveux. Il faut avoir vu des sauvages sous l'influence de l'alcool pour se faire une idée de ces scènes vraiment infernales. C'est dans une de ces occasions que la sauvagesse avait voulu forcer la porte de la maisonnette de Marie Gallien et qu'elle avait maudit la pauvre femme, à demi-morte de peur, qui avait refusé de la laisser entrer chez elle.

Et l'on croyait généralement au village que c'était la malédiction de la sauvagesse qui était la cause de la laideur de ce pauvre Macloune. On disait aussi, mais sans l'affirmer catégoriquement, qu'un quéteux de Saint-Michel de Yamaska qui avait la réputation d'être un peu sorcier,

avait jeté un autre sort à Marie Gallien parce que la pauvre femme n'avait pu lui faire l'aumône, alors qu'elle était dans la plus grande misère, pendant ses relevailles, après la naissance de son enfant.

II

Macloune avait grandi en travaillant, se rendant utile lorsqu'il le pouvait et toujours prêt à rendre service, à faire une commission, ou à prêter la main lorsque l'occasion se présentait. Il n'avait jamais été à l'école et ce n'est que très tard, à l'âge de treize ou quatorze ans, que le curé du village lui avait permis de faire sa première communion. Bien qu'il ne fût pas ce que l'on appelle un simple d'esprit, il avait poussé un peu à la diable et son intelligence qui n'était pas très vive n'avait jamais été cultivée. Dès l'âge de dix ans, il aidait déjà à sa mère à faire bouillir la marmite et à amasser la provision de bois de chauffage pour l'hiver. C'était généralement sur la grève du St-Laurent qu'il passait des heures entières à recueillir les bois flottants qui descendaient avec le courant pour s'échouer sur la rive.

Macloune avait développé de bonne heure un penchant pour le commerce et le brocantage et ce fut un grand jour pour lui, lorsqu'il put se rendre à Montréal pour y acheter quelques articles de vente facile, comme du fil, des aiguilles, des boutons, qu'il colportait ensuite dans un panier avec des bonbons et des fruits. Il n'y eut plus de misère dans la petite famille à dater de cette époque, mais le pauvre garçon avait compté sans sa maladie qui commença à s'attacher à son pauvre corps déjà si faible et si cruellement éprouvé.

Mais Macloune était brave, et il n'y avait guère de temps qu'on ne l'aperçut sur le quai, au débarcadère des bateaux à vapeur, les jours de marché, ou avant et après la grand-messe, tous les dimanches et fêtes de l'année.

Pendant les longues soirées d'été, il faisait la pêche dans les eaux du fleuve, et il était devenu d'une habileté peu commune pour conduire un canot, soit à l'aviron pendant les jours de calme, soit à la voile lors-

que les vents étaient favorables. Pendant les grandes brises du nord-est, on apercevait parfois Macloune seul, dans son canot, les cheveux au vent, louvoyant en descendant le fleuve ou filant vent arrière vers les îles de Contrecoeur.

Pendant la saison des fraises, des framboises et des bluets il avait organisé un petit commerce de gros qui lui rapportait d'assez beaux bénéfices. Il achetait ces fruits des villageois pour aller les revendre sur les marchés de Montréal. C'est alors qu'il fit la connaissance d'une pauvre fille qui lui apportait ses bluets de la rive opposée du fleuve, où elle habitait, dans la concession de la "Petite Misère".

III

La rencontre de cette jeune fille fut toute une révélation dans l'existence du pauvre Macloune. Pour la première fois il avait osé lever les yeux sur une femme et il devint éperdument amoureux.

La jeune fille, qui s'appelait Marie Joyelle, n'était ni riche, ni belle. C'était une pauvre orpheline maigre, chétive, épuisée par le travail, qu'un oncle avait recueillie par charité et que l'on faisait travailler comme un esclave en échange d'une maigre pitance et de vêtements de rebut qui suffisaient à peine pour la couvrir décentement. La pauvre n'avait jamais porté de chaussures de sa vie et un petit châle noir à carreaux rouges servait à lui couvrir la tête et les épaules.

Le premier témoignage d'affection que lui donna Macloune fut l'achat d'une paire de souliers et d'une robe d'indienne à ramages, qu'il apporta un jour de Montréal et qu'il offrit timidement à la pauvre fille, en lui disant, dans son langage particulier :

— Robe, mam'selle, souliers mam'selle. Macloune achète ça pour vous. Vous prendre, hein ?

Et Marie Joyelle avait accepté simplement devant le regard d'exprimable affection dont l'avait enveloppé Macloune en lui offrant son cadeau.

C'était la première fois que la pauvre Marichette, comme on l'appelait toujours, se voyait l'objet d'une offrande qui ne provenait pas d'un

sentiment de pitié. Elle avait compris Macloune, et sans s'occuper de sa laideur et de son baragouinage, son cœur avait été profondément touché.

Et à dater de ce jour-là, Macloune et Marichette s'aimèrent, comme l'on s'aime lorsque l'on a dix-huit ans, oubliant que la nature avait fait d'eux des êtres à part qu'il ne fallait même pas penser à unir par le mariage.

Macloune dans sa franchise et dans sa simplicité raconta à sa mère ce qui s'était passé, et la vieille Marie Gallien trouva tout naturel que son fils eût choisi une bonne amie et qu'il pensât au mariage.

Tout le village fut bientôt dans le secret, car le dimanche suivant Macloune était parti de bonne heure, dans son canot, pour se rendre à la "Petite Misère" dans le but de prier Marichette de l'accompagner à la grand-messe à Lanoraie. Et celle-ci avait accepté sans se faire prier, trouvant la demande absolument naturelle puisqu'elle avait accepté Macloune comme son cavalier, en recevant ses cadeaux.

Marichette se fit belle pour l'occasion. Elle mit sa robe à ramages et ses souliers français ; il ne lui manquait plus qu'un chapeau à plumes comme en portaient les filles de Lanoraie, pour en faire une demoiselle à la mode. Son oncle, qui l'avait recueillie, était un pauvre diable qui se trouvait à la tête d'une nombreuse famille et qui ne demandait pas mieux que de s'en débarrasser en la mariant au premier venu ; et autant, pour lui, valait Macloune qu'un autre.

Il faut avouer qu'il se produisit une certaine sensation, dans le village lorsque sur le troisième coup de la grand-messe Macloune apparut dominant le bras à Marichette. Tout le monde avait trop d'affection pour le pauvre garçon pour se moquer de lui ouvertement, mais on se détourna la tête pour cacher des sourires qu'on ne pouvait supprimer entièrement.

Les deux amoureux entrèrent dans l'église sans paraître s'occuper de ceux qui s'arrêtaient pour les regarder, et allèrent se placer à la tête de la grande allée centrale, sur des bancs de bois réservés aux pauvres de la paroisse.

Et là, sans tourner la tête une seule fois, et sans s'occuper de l'effet qu'ils produisaient, ils entendirent la messe avec la plus grande piété.

Ils sortirent de même qu'ils étaient entrés, comme s'ils eussent été seuls au monde et ils se rendirent tranquillement à pas mesurés, chez Marie Gallien où les attendait le dîner du dimanche.

— Macloune va se marier !

— Macloune a fait une "blonde" !

— Macloune qui fréquente la Marichette !

Et les commentaires d'aller leur train parmi la foule qui se réunit toujours à la fin de la grand'messe, devant l'église paroissiale, pour causer des événements de la semaine.

— C'est un brave et honnête garçon, disait un peu tout le monde, mais il n'y avait pas de bon sens pour un singe comme lui de penser au mariage.

C'était là le verdict populaire !

Le médecin qui était célibataire et qui dinait chez le curé tous les dimanches, lui souffla un mot de la chose pendant le repas, et il fut convenu entre eux qu'il fallait empêcher ce mariage à tout prix. Ils pensaient que ce serait un crime de permettre à Macloune malade, infirme, rachitique et difforme comme il l'était, de devenir le père d'une progéniture qui serait vouée d'avance à une condition d'infériorité intellectuelle et de décrépitude physique. Rien ne pressait cependant et il serait toujours temps d'arrêter le mariage lorsqu'on viendrait mettre les bans à l'église.

Et puis ! ce mariage, était-ce bien sérieux, après tout ?

IV

Macloune qui ne causait guère que lorsqu'il y était forcé par ses petites affaires, ignorait tous les complots que l'on tramait contre son bonheur. Il vaquait à ses occupations selon son habitude, mais chaque soir, à la faveur de l'obscurité, lorsque tout reposait au village, il montait dans son canot et traversait à la "Petite-Misère" pour y rencontrer Marichette qui l'attendait sur la falaise afin de l'apercevoir de plus loin. Si pauvre qu'il fut, il trouvait toujours moyen d'apporter un petit cadeau à sa bonne amie : un bout de ruban, un mou-

choir de coton, un fruit, un bonbon, qu'on lui avait donné et qu'il avait conservé, quelques fleurs sauvages qu'il avait cueillies dans les champs ou sur les bords de la grande route. Il offrait cela toujours avec le même :

— Bôjou Maïchette !

— Bonjour Macloune !

Et c'était là toute leur conversation. Ils s'asseyaient sur le bord du canot que Macloune avait tiré sur la grève et ils attendaient là, quelquefois pendant une heure entière, jusqu'au moment où une voix de femme se faisait entendre de la maison.

— Marichette ! oh ! Marichette !

C'était la tante qui proclamait l'heure de rentrer pour se mettre au lit.

Les deux amoureux se donnaient tristement la main en se regardant fixement, les yeux dans les yeux et :

— Bôsoi Maïchette !

— Bonsoir Macloune !

Et Marichette rentrait au logis et Macloune retournait à Lanoraie.

Les choses se passaient ainsi depuis plus d'un mois, lorsqu'un soir Macloune arriva plus joyeux que d'habitude.

— Bôjou Maïchette !

— Bonjour Macloune !

Et le pauvre infirme sortit de son gousset une petite boîte en carton blanc d'où il tira un jonc d'or bien modeste qu'il passa au doigt de la jeune fille.

— Nous autres, mariés à Saint-Michel. Hein ! Maïchette !

— Oui Macloune ! quand tu voudras.

Et les deux pauvres déshérités se donnèrent un baiser bien chaste pour sceller leurs fiançailles.

Et ce fut tout.

Le mariage étant décidé pour la Saint-Michel il n'y avait plus qu'à mettre les bans à l'église. Les parents consentaient au mariage et il était bien inutile de voir le notaire pour le contrat, car les deux époux commenceraient la vie commune dans la misère et dans la pauvreté. Il ne pouvait être question d'héritage, de douaire et de séparation ou de communauté de biens.

Le lendemain, sur les quatre heures de relevée, Macloune mit ses habits des dimanches et se dirigea vers le presbytère où il trouva le curé qui la chose. Elle ne voyait pas pour-

se promenait dans les allées de son jardin, en récitant son bréviaire.

— Bonjour Maxime !

Le curé seul, au village, l'appelait de son véritable nom.

— Bôjou mosieur curé !

— J'apprends, Maxime, que tu as l'intention de te marier.

— Oui ! mosieur curé !

— Avec Marichette Joyelle de Contrecœur ?

— Oui ! mosieur curé.

— Il n'y faut pas penser, mon pauvre Maxime. Tu n'as pas les moyens de faire vivre une femme. Et ta pauvre mère, que deviendrait-elle sans toi pour lui donner du pain ?

Macloune qui n'avait jamais songé qu'il put y avoir des objections à son mariage, regarda le curé d'un air désespéré, de cet air d'un chien fidèle qui se voit cruellement frappé par son maître sans comprendre pourquoi on le maltraite ainsi.

— Eh non ! mon pauvre Maxime, il n'y faut pas penser. Tu es faible, malade. Il faut remettre cela à plus tard, lorsque tu seras en âge.

Macloune atterré ne pouvait pas répondre. Le respect qu'il avait pour le curé l'en aurait empêché, si un sanglot qu'il ne put comprimer, et qui l'étreignit à la gorge, ne l'eût mis dans l'impossibilité de prononcer une seule parole.

Tout ce qu'il comprenait, c'est qu'on allait l'empêcher d'épouser Marichette et dans sa naïve crédulité il considérait l'arrêt comme fatal. Il jeta un long regard de reproche sur celui qui sacrifiait ainsi son bonheur, et sans songer à discuter le jugement qui le frappait si cruellement, il partit en courant vers la grève qu'il suivit, pour rentrer à la maison, afin d'échapper à la curiosité des villageois qui l'auraient vu pleurer. Il se jeta dans les bras de sa mère qui ne comprenait rien à sa peine. Le pauvre infirme sanglota ainsi pendant une heure et aux questions réitérées de sa mère ne put que répondre :

— Mosieur curé veut pas moi marier Maïchette. Moi mourir, maman !

Et c'est en vain que la pauvre femme, dans son langage baroque, tenta de le consoler. Elle irait elle-même voir le curé et lui expliquerait

quoi on voulait empêcher son Macloune d'épouser celle qu'il aimait.

V

Mais Macloune était inconsolable. Il ne voulut rien manger au repas du soir et aussitôt l'obscurité venue, il prit son aviron et se dirigea vers la grève, dans l'intention évidente de traverser à la Petite Misère pour y voir Marichette.

Sa mère tenta de le dissuader car le ciel était lourd, l'air était froid et de gros nuages roulaient à l'horizon. On allait avoir de la pluie et peut-être du gros vent. Mais Macloune n'entendit point ou fit semblant de ne pas comprendre les objections de sa mère. Il l'embrassa tendrement en la serrant dans ses bras et sautant dans son canot, il disparut dans la nuit sombre.

Marichette l'attendait sur la rive à l'endroit ordinaire. L'obscurité l'empêcha de remarquer la figure bouleversée de son ami et elle s'avança vers lui avec la salutation accoutumée :

— Bonjour Macloune !

— Bôjou Maïchette !

Et la prenant brusquement dans ses bras, il la serra violemment contre sa poitrine en balbutiant des phrases incohérentes entrecoupées de sanglots déchirants :

— Tu sais Maïchette.. Mosieur Curé veut pas nous autres marier... to pauvre, nous autres... to laid, moi... to laid... to laid, pour marier toi... moi veux plus vivre... moi veux mourir.

Et la pauvre Marichette comprenant le malheur terrible qui les frappait, mêla ses pleurs aux plaintes et aux sanglots du malheureux Macloune.

Et ils se tenaient embrassés dans la nuit noire, sans s'occuper de la pluie qui commençait à tomber à torrents et du vent froid du nord qui gémissait dans les grands peupliers qui bordent la côte.

Des heures entières se passèrent. La pluie tombait toujours ; le fleuve agité par la tempête était couvert d'écume et les vagues déferlaient sur la grève en venant couvrir, par intervalle, les pieds des amants qui

pleuraient et qui balbutiaient des lamentations plaintives en se tenant embrassés.

Les pauvres enfants étaient trempés par la pluie froide, mais ils oubliaient tout dans leur désespoir. Ils n'avaient ni l'intelligence de discuter la situation, ni le courage de secouer la torpeur qui les envahissait.

Ils passèrent ainsi la nuit et ce n'est qu'aux premières lueurs de jour qu'ils se séparèrent dans une étreinte convulsive. Ils grelottaient en s'embrassant, car les pauvres haillons qui les couvraient, les protégeaient à peine contre la bise du nord qui soufflait toujours en tempête.

Était-ce par pressentiment ou simplement par désespoir qu'ils se dirent adieu :

— Adieu, Maïchette !

— Adieu, Maïchette !

Et la pauvrette trempée et transie jusqu'à la moëlle, claquant des dents, rentra chez son oncle où l'on ne s'était pas aperçu de son absence, tandis que Macloune lançait son canot dans les roulins et se dirigeait vers Lanoraie. Il avait vent contraire et il fallait toute son habileté pour empêcher la frêle embarcation d'être submergée par les vagues.

Il en eut bien pour deux heures d'un travail incessant avant d'atteindre la rive opposée.

Sa mère avait passé la nuit blanche à l'attendre, dans une inquiétude mortelle. Macloune se mit au lit tout épuisé, grelottant, la figure enluminée par la fièvre ; et tout ce que put faire la pauvre Marie Gallien, pour réchauffer son enfant, fut inutile.

Le docteur appelé vers les neuf heures du matin déclara qu'il souffrait d'une pleurésie mortelle et qu'il fallait appeler le prêtre au plus tôt.

Le bon curé apporta le viatique au moribond qui gémissait dans le délire et qui balbutiait des paroles incompréhensibles. Macloune reconnut cependant le prêtre qui priait à ses côtés et il expira en jetant sur lui un regard de doux reproche et d'inexprimable désespérance et en murmurant le nom de Marichette.

VI

Un mois plus tard, à la Saint-Michel, le corbillard des pauvres conduisait au cimetière de Contrecoeur, Marichette Joyelle morte de phtisie galopante chez son oncle de la Petite-Misère.

Ces deux pauvres déshérités de la vie, du bonheur et de l'amour n'avaient même pas eu le triste privilège de se trouver réunis dans la mort, sous le même tertre, dans un coin obscur du même cimetière.

H. Beaugrand

L'École Ménagère

L'ÉCOLE Ménagère bénéficiera dans le cours de l'année scolaire d'un grand nombre de conférences données sur des sujets divers, par des personnes les plus compétentes. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet, mais, en attendant, qu'il nous soit permis de rappeler spécialement que le lundi, 21 octobre, à 11 heures a.m., s'ouvrira une série de conférences sur "L'Éducation morale de l'Enfant", par Mme Maurice Saint-Jacques. Nous espérons que l'auditoire sera nombreux. Mme Saint-Jacques, dont la modestie se dérobe sous des pseudonymes, a écrit dans les journaux des articles qui ont déjà fortement attiré l'attention du public, et sa collaboration précieuse lui fera bientôt une place enviée dans le journalisme. Nous pouvons donc, d'avance promettre aux personnes qui iront l'entendre, un enseignement sage, un plaisir fin et délicat.

A Mille-Fleurs, on produit des modèles de chapeaux exclusifs, de très grande allure, modèles de bon goût et de perfection dont on trouve difficilement, l'équivalent. N'oubliez pas le numéro: 527, Est, rue Sainte-Catherine.

Le Ouimétoscope fait fureur et ses salles sont toujours envahies par une foule désireuse d'admirer des vues comme on n'en voit nulle part ailleurs.



Visite du Cimetière

DEJA nous entrevoyons les jours d'automne avec leur sinistre cortège, ciel gris et souvent pleureur.

C'est alors, que parcourant les longues allées du cimetière, l'on se sent rempli de mélancoliques souvenirs. Ici c'est le nom d'un être bien cher, là celui d'une amie qui semblent nous arrêter au passage; tous nous demandent une prière, que nous leur accordons bien volontiers.

Nous marchons ainsi longtemps, méditant la destinée qui nous attend, lorsque nous arrivons près d'un vaste terrain, n'ayant pour le faire connaître rien de saillant. Seules les feuilles jaunies, se balançant au gré des vents, semblent vouloir réchauffer ces êtres cachés, sans aucun nom; c'est le terrain des pauvres, l'on ne s'y trompe pas.

Oui, c'est bien ici que reposent des âmes immortelles qui attendent aussi comme leurs sœurs les prières des passants. Oui, c'est là que nous voulons placer la Vierge Immaculée aux pieds de laquelle les chrétiens ne manqueront jamais de s'agenouiller, et d'implorer pour les pauvres oubliés, afin qu'ils abordent un céleste rivage promis à ceux qui auront souffert.

Cette Mère incomparable veillera sur tous ses enfants qui dorment de leur dernier sommeil, mais dont l'âme vivra toujours.

Une aumône donc pour cette œuvre quelque peu méconnue. Ne soyons pas indifférents à cette plainte d'outre-tombe qui nous poursuit sur ce lieu solitaire: Vous qui êtes nos amis, ayez pitié de nous...

UNE AMIE

du Monument des pauvres.

8 octobre 1907.

La Reine des Eaux purgatives, c'est L'EAU PURGATIVE DE RIGA. En vente partout, 25 cents la bouteille.

Propos d'Etiquette

D. — Une dame doit-elle se lever lorsqu'un monsieur lui est présenté?

R.—Il est considéré de mauvais goût pour une dame de se lever lorsqu'un monsieur lui est présenté, à moins que ce dernier ne soit âgé et la femme jeune.

D. — Est-il dans les usages de rendre les visites de digestion?

Y.—Non.

D. — Est-on tenue d'accepter les "shower" et de donner un cadeau à chacune de ces invitations?

R.—On n'est pas obligée d'accepter d'assister à tous les "shower", ni d'envoyer de cadeaux quand on n'accepte pas. Mais si vous avez accepté d'y aller, il faut apporter votre cadeau.

Lady Etiquette.

Le Conservatoire d'Art Dramatique

Les élèves de M. Eugène Lassalle, l'artiste bien connu qui a fondé dernièrement parmi nous, une école d'élocution française et un conservatoire d'art dramatique, ont donné une matinée à la salle Fraser.

Félicitons le professeur et les élèves du succès de ce premier récital. Il a inspiré la plus grande confiance dans le mérite du fondateur du conservatoire, et de grandes espérances dans le talent de nos jeunes Canadiens-français. Nous faisons des vœux pour que l'avenir du conservatoire soit brillant et prospère.

Nous avons aux bureaux du "Journal de Françoise", une douzaine de superbes cahiers de musique, richement reliés, et contenant des morceaux les plus variés. Nous en disposerons volontiers, à titre tout à fait gracieux, en faveur de quelques institutrices ou maîtresses de piano.

Prière d'adresser au plus tôt sa demande: "Journal de Françoise", 80, rue St-Gabriel.

Un étrange cas de Divorce

Mme Mendith, à New-York, plaide contre son mari. Elle veut rompre les liens qui l'attachent à son devoir conjugal, sous le prétexte que son seigneur et maître a les cheveux roux, et qu'elle abhorre cette couleur. Un des juges lui a fait remarquer que le conjoint n'avait pas dû la prendre en traître, ni cacher sa tignasse le jour du mariage. Ce à quoi l'étrange dame a répondu, sans se troubler qu'en ce temps-là elle n'avait point tapissé son appartement d'étoffes vertes, et qu'elle n'avait donc pu constater combien le roux était affreux dans cet encadrement couleur d'espérance. Elle offre donc à son époux un seul moyen de conciliation se teindre... Il préfère divorcer.

L'IDÉAL

Allons toutes à l'IDEAL, puisque l'idéal doit être le but suprême de notre pensée et de notre ambition.

Par ces belles journées d'automne alors que le temps nous retient au dehors, pensons à l'Idéal. Cet idéal qui nous invite parce qu'il est l'élégance même et l'accessible à toutes les bourses.

L'Idéal tout s'y combine avec un art infini — le confort, la richesse et la grâce — puis les oiseaux et les fleurs, les fouillis vaporeux de chiffons et des gazes aux rubans veloutés dans les teintes les plus nouvelles.

Allons toutes à l'Idéal.

L'IDEAL, Salon de Modes et de Confections, par Milles Collet & Bouvier, 464, rue Saint-Denis, (près Sherbrooke,) Montréal.

Il appartient à la jeunesse d'être patiente: elle a l'avenir devant elle. Bonaparte.

MESDAMES

Confiez-nous vos Prescriptions médicales. Elles seront préparées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude et avec des produits supérieurs.

Livré avec célérité dans toutes les parties de la ville.

Drogues et produits chimiques purs, articles divers pour malades, objets de pansement, articles en caoutchouc, verrerie, irrigateurs, bassins thermomètres, etc.

Pharmacie LAURENCE,

Coin des Rues St-Denis et Ontario, Montréal.

Recettes Faciles

POTAGE CREME au "VERMICELLE AUX OEUFS MARGE". — Une boîte de une livre pour 8 personnes. — Projetez dans l'eau salée bouillante votre "Vermicelle aux œufs Marge" brisé avec les doigts. Laissez cuire dix minutes, en remuant avec une spatule en bois. Retirez du feu, ajoutez-y de la bonne crème et servez.

SOUPE AU CELERI. — Lavez, coupez en petits morceaux, tiges et racines de céleri. Jetez dans une casserole et couvrez d'eau froide. Fermez la casserole ; faites bouillir jusqu'à tendreté du légume. Alors, passez au gros tamis. Remettez la pulpe obtenue sur le feu avec une demi-pinte de l'eau de la cuisson ou une demi-pinte de bouillon, salez, poivrez. Après quelques minutes, ajoutez un demiard de lait. Laissez chauffer, versez sur pain rôti coupé en petits dés.

COTELETTES DE VEAU. — Arrangez vos tranches de veau, salez-les et plongez-les dans un œuf battu et ensuite rôulez-les dans des miettes de biscuits ou de pain, pilées bien. Mettez dans votre lèche-frite une cuillerée à soupe de graisse très chaude, mettez-y vos côtelettes et laissez-les cuire lentement sur votre poêle, les retournant fréquemment de manière que le tout soit d'un jaune or quand il est cuit. On peut faire cuire de la même manière le "steak" à l'éturgeon.

Angélique de nom et divine de goût,
Elle est la tyrannique et séduisante reine
Imposant aux mortels sa vertu souveraine
D'un bout de monde à l'autre bout.

XAVIER PRIVAS.

Une grande soirée littéraire et musicale sera donnée mercredi le 23 courant au Monument National, sous le haut patronage de Sa Grandeur Monseigneur Bruchési, archevêque de Montréal, au profit de l'œuvre du Monument des Pauvres, au cimetière.

La séance sera présidée par M. Laporte, président de la Saint-Jean-Baptiste ; conférence par l'abbé Dupuis ; musique par Madame Saint-Pierre ; chant par le Chœur de Saint-Louis de France, sous la direction de M. Clarke ; quelques vues animées gracieusement offertes par M.

Portes ouvertes à 7 1-2 heures. Séance à 8 heures. Prix du billet, 50 cents ; sièges réservés, 75 cents. En vente à la succursale de la "Presse", 66 rue Sainte-Catherine-Est ; chez Granger & Frères, rue Notre-Dame. Le soir du concert, au Monument National.

Conseils Utiles

TACHES DE GRAISSE OU D'ENCRE SUR LES TAPIS. — On enlève les taches de tapis en les recouvrant avec de la farine ou du maïs sec, et en épinglant un papier au-dessus. Répétez ce procédé à six heures d'intervalle jusqu'à disparition de la graisse en ayant soin de brosser la farine précédente avant de remettre la nouvelle. Pour de l'encre, recouvrez immédiatement avec du papier buvard et renouvelez autant de fois qu'il est nécessaire.

TACHES DE FRUITS. — On enlève les taches de fruits du linge en jetant dessus de l'eau bouillante. Si la tache est rebelle, employez de l'acide oxalique, (trois onces pour une chopine d'eau). Mouillez la tache avec cette solution, et placez-la ensuite au-dessus d'un ustensile rempli d'eau bouillante ou étendez le linge au soleil. Aussitôt que la tache est disparue, rincez bien, puis mouillez la tache avec de l'ammoniaque, et rincez de nouveau. Cette façon de procéder empêchera dans bien des cas, le linge de s'abîmer. L'eau de javelle est fortement recommandée pour enlever les taches du linge.

Les chapeaux d'automne ! On s'en préoccupe un peu partout, et le souci actuelles des femmes est de s'en procurer un élégant, tout en restant dans la note du bon goût qui caractérise la distinction féminine. Cependant, pour être belle, et laquelle d'entre vous, mesdames, ne veut pas l'être, il faut se servir d'accessoires de première qualité : il faut d'abord être bien chapeauté.

C'est ce que vous aurez en allant chez Mme Pageau, la modiste si bien connue de la rue Sainte-Catherine Est, qui donne à ses confections beaucoup de grâce tant sous le rapport des garnitures, que sous celui de la forme. Tout sous ses doigts habiles devient une parure, et prend tout de suite place dans la catégorie des chapeaux bien habillés.

Mme PAGEAU,

769 rue Sainte-Catherine Est, entre les rues Panet et Plessis.

SOMMAIRE DU NUMERO DE LA "REVUE HEBDOMADAIRE" DU 5 OCTOBRE.

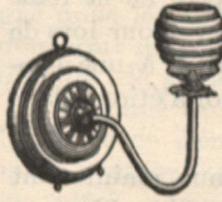
Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalogue des primes de librairie (26 francs de livres par an).

PARTIE LITTÉRAIRE

Paul Adam, "L'Honneur et l'Intérêt" ; Georges Fonsegrive, "Une Révolution impossible" ; Marcel Mielvacque, "La Crise de la terre en Roumanie" (1) ; Comtesse de Boigne, "Mémoires", publiés par M. Ch. Nicoulaud. — III. Talleyrand et Maubreuil ; les Intrigues politiques de M. de Chateaubriand ; Dissolution de la garde nationale ; — Mary-Cholmondeley, Roman : "Les Prisonniers". (Traduit par M. Paul Gault et Mme F.-W. Dawson (1) ; Victor Gluchant, "Armand Carrel transfuge français". — Les Miettes de la vie. — La Revue des revues étrangères. — La Vie mondaine.

Pour répondre au désir exprimé par beaucoup de nos lectrices, nous sommes en mesure de leur dire qu'elles trouveront au salon de modes, Mille-Fleurs, de la rue Sainte-Catherine, de délicieuses nouveautés dans les chapeaux d'automne.

Une lettre qui brûle, c'est exactement une mort.—Marcel Prévost.



La Veilleuse en
Nickel

**Montreal
BEAUTY**

Toute une nuit d'éclairage pour
un quart de cent, sans odeur
ni fumée.

Prix : 90c. ; par la Poste, 10c. de plus.

L.-J.-A. SURVEYER,
52 BOULEVARD ST-LAURENT, - MONTREAL

MESDAMES,

Pour vos parfumeries et articles
de toilette allez chez

Quenneville & Guérin

PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments,
6 pharmacies ; 397 St-Antoine, coin Fulford ; 1634 St-Laurent, coin Fairmount ; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles ; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation ; 399 Ontario Est, coin St-Hubert ; 1387 Ste-Catherine Est.

JEAN DESHAYES, Graphologue
1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga.



Pages de la Jeunesse



CAUSERIE

SAVEZ-VOUS qu'avant l'été dernier je n'avais jamais été visiter Montmorency et ses chutes? Et pourtant j'en faisais depuis longtemps le projet que je pus enfin mettre à exécution pendant ces vacances-ci.

Accompagnée de quelques amies, par une des rares journées ensoleillées du mois de juillet, nous prîmes, à Québec le tramway pour nous rendre au lieu de l'excursion si longtemps projeté et où m'attendait un spectacle que je ne saurais oublier de longtemps. Le funiculaire de la montagne de Montmorency nous amène en face du Kent House, ainsi appelé d'après le duc de Kent, le père de la reine Victoria, qui en fit son séjour lors de son voyage au Canada, à une époque où ni vous ni moi n'étions dans le monde.

Cette maison devenue maintenant un hôtel des plus fashionables, est des mieux situées. De la galerie supérieure où nous sommes montées, nous voyions les allées bordées de fleurs encadrant un lawn tennis bien coupé et bien entretenu. Quelques tentes, lieux d'amusements pour les enfants, plus loin le jardin zoologique, imitation de celui du Parc Sohmer, intéressant à visiter. Ensuite, les chutes que nous ne pouvions voir très bien, mais que nous percevions à travers le feuillage touffu des arbres qui abritent Kent House et vers lesquelles nous ne tardâmes pas à nous diriger. En haut, en bas, de chaque côté, on a élevé des postes d'observation qui nous permettent de juger du spectacle sous toutes ses formes, spectacle grandiose s'il en fût. Et pourtant, cette masse d'eau qui nous paraît si énorme est depuis peu d'années des

deux tiers diminuée, par suite des travaux exécutés par la Cie Electrique de Montmorency. On se demande ce que ce devait être alors, quand on voit ce volume d'écume blanche se précipiter d'une hauteur de 250 pieds avec un fracas qui vous fait frissonner. On est saisi par la grandeur de ce tableau imposant et terrifiant à la fois, et l'on songe à la puissance du pouvoir Souverain qui créa toutes choses et qui sait se manifester avec tant de force dans certaines de ses œuvres. Quand on voit une telle masse d'eau tomber avec une impétuosité si grande de cette hauteur on se demande comment il se fait que l'année dernière à cause de la sécheresse si forte qu'il a fait, pas un filet d'eau ne coula le long de la chute. Les Américains venaient de tous les points du pays vérifier de visu ce fait extraordinaire, auquel beaucoup d'entre eux n'avaient voulu croire.

Après quelque temps passé à contempler les chutes, nous prîmes toutes ensemble le chemin des "marches naturelles".

A un mille dans les terres, nous arrivons à un certain endroit de la rivière qui va en se rétrécissant d'une manière notable. Avec une perche d'à peine cinq ou six pieds on touche à l'autre rive. Du chemin aux bords de cette rivière, on descend un escalier de marches plates formées de rocs superposés, et d'après ce que nous pouvions en juger, il semble en être ainsi jusqu'au fond de ces précipices dont on n'a jamais pu mesurer la profondeur. Vous ne vous en douteriez jamais à l'apparence de ces eaux coulant paisiblement vers les chutes qu'elles alimentent.

Traîtresse comme l'onde, c'est bien bien ici le cas de le dire, et me penchant sur ses bords, il me vint tout à coup à l'idée l'histoire de ce malheureux qui, dans un accès de folie,

sans doute occasionné par un chagrin cuisant, se précipita dans le gouffre sans fond où gît jusqu'à la fin des temps son pauvre corps de dément.

Je descendis et remontai ces marches rocailleuses jusqu'à un tournant de la route où je dûs rebrousser chemin non sans jeter un regard dans ces eaux paisibles, mais, je reculai effrayée. L'eau, à cet endroit, était noire comme de l'encre, et je jugeai de la profondeur de l'abîme dont je ne pouvais voir que la surface.

Je rejoignai le groupe que ma fièvre d'explorations n'avait pu gagner et je vous avoue que je laissai avec regret les "marches naturelles" de la rivière Montmorency, tout en me promettant d'y revenir l'année prochaine, dans la saison automnale, alors que les feuilles richement colorées de la forêt d'arbres qui l'encadre en doit faire un tableau dont la beauté et la perfection artistiques est difficile à rendre et à imiter.

Tante Ninette.

Jeux d'Esprit

Tableau Enigmatique

(Par qui sont ces vers et à qui sont-ils adressés.)

Proverbes

Avec les initiales des contraires des mots suivants, former un proverbe de cinq mots:

Inquiétude, Division, Sensé, Repos, Fortune, Souvenir, Activité, Amusement, Santé, Mauvais, Lent, Hostile, Insipide, Grossier, Désespoir, Vivant, Douteux, Blâmé, Insensible, Silence, Lâche, Bas, Borné, Artificiel, Loquace.

Pages de la Jeunesse

Réponses à Jeux d'Esprit

Donnez l'explication des proverbes suivants :

1. Cacher la queue d'un âne, il montre toujours ses oreilles.
2. Garder une poire pour la soif.
3. Grand diseur, petit faiseur.
4. Hâtez-vous lentement.

Réponses:

No 1: On parvient quelquefois à cacher certains défauts, mais le défaut dominant apparaît toujours.

2: Ne pas dépenser tout son avoir, s'en réserver pour les besoins à venir.

3: Les grands bavards et les grands vantards ne sont pas des hommes d'action.

4: C'est-à-dire agissez avec ardeur et activité, mais avec pondération.

Ont répondu: M. Ant. Gosselin, Jean Lafontaine, Eugène D., Suzanne Bélanger, Josephite Saint-Pierre, Laurence K., Victoria G., Reine des Prés, Narcisse R., Adéline B., Petite Duchesse, Louise V., Fleur d'Automne, Corinne D., Un Vrai Breton, Georgette G., Antonia et Odile D., Deux Amies, Souriante.

Amusant

Que fait la nature lorsqu'elle produit un nez d'une grande dimension?

Un effort (nez fort).

Qu'est-ce que l'on voit une fois dans une minute, deux fois dans un moment, et que l'on ne pourrait cependant voir dans cent ans?

La lettre m.

Quelle est la mère du fils Ique? (physique).

C'est la mère Ique (L'Amérique).

Ont répondu: Marie-Ant. Gosselin, Jean Lafontaine, Suzanne Bélanger, Josephite Saint-Pierre, Victoria Y., Petite Duchesse, Souriante.

Petite Poste en Famille

MARIE-ANTOINETTE GOSSELIN. — Je suis heureuse de saluer mon ancienne et si fidèle correspondante. Je compte que tu continueras dans tes bonnes dispositions, petite amie, et que tu seras dorénavant la plus assidue des collaboratrices aux Pages de la Jeunesse. Rappelle-moi au souvenir de ta maman que je ne puis oublier, et je compte bien un jour me donner le plaisir de faire sa connaissance.

REINE DES PRÉS. — Ton pseudonyme est gracieux et doux, petite nièce, et je te conseille de le garder toujours. Je le préfère à celui de Rose-Marguerite que tu avais choisi tout d'abord. — Oui, la broderie anglaise ou la broderie au plumetis est l'ouvrage le plus en vogue. Cela a son bon côté pour les gens économes, c'est tout ce qu'il y a de plus durable, et si joli à faire comme à porter. Pour un falbalas, je préférerais la broderie anglaise, un dessin à œillets pressés avec tiges. Cela donne à la robe une apparence riche qui n'est pas désagréable à l'œil.

JEAN LAFONTAINE. — Ce petit Jean-là me ferait bien plaisir s'il voulait répondre plus régulièrement. Cela me plairait beaucoup d'avoir à lui décerner un prix à la fin de l'année en récompense de son assiduité. Il y a chez toi la bonne volonté de travailler; cela me réjouit et m'engage à t'encourager fortement dans tes efforts.

Tante Ninette

Est-ce-ce que c'est vrai, dis, maman, toutes les histoires racontées sur les images à un sou?

— Non, mon enfant.

— Et sur les images à deux sous?

A propos d'Histoire Sainte

J'ai déjà plus d'une fois entendu des enfants demander à leur mère ce qu'il fallait penser de certains récits de l'histoire sainte, si on devait y croire littéralement ou si ces relations bibliques n'étaient pas pour la plupart des figures comme l'histoire de Jonas par exemple.

Je trouve à ce propos dans le "Petit Noël" la réponse à cette question je la cite textuellement pour le bénéfice de mes jeunes lecteurs et lectrices.

"L'histoire de Jonas doit être prise à la lettre et considérée comme un fait historique certain et non seulement comme une figure.

Nous disons "non seulement" parce que ce fait, outre son "historicité" est encore la figure de la résurrection de Notre-Seigneur. Nous le savons, puisque le divin Sauveur a daigné nous le révéler en disant qu'il donnerait un jour comme signe de sa divinité "le signe de Jonas".

C'est dans ce sens seulement que l'histoire de Jonas est une figure; mais, pris en lui-même, il doit être considéré comme un fait historique et évidemment miraculeux. Aussi bien la règle qui doit nous guider dans l'appréciation des faits bibliques de ce genre est celle que vient de promulguer la commission biblique romaine qui enseigne que tous les faits bibliques doivent être pris dans leur sens réel et vrai, à moins qu'il n'y ait quelque répugnance ou contradiction qui s'oppose à la "littéralité" du fait.

Le petit Bob qui a toujours de mauvaises notes en arithmétique a été conduit, l'autre jour, au cirque, où l'on montre un chien savant.

— Regarde Bob, comme ce toutou sait bien compter... Il ne fait pas honte?

— Si p'pa, mais interroge-le, pour voir, sur l'histoire ancienne!!

FEUILLETON

- AU BUT -

Par MARIE THIÉRY.

(Suite)

Eslau, acquéreur de l'auto depuis quelques mois, était devenu passionné de vitesse et d'espace.

—Avaler des kilomètres, mon cher, rien ne vaut ça pour rétablir la santé ébranlée et surtout remonter le moral. On renouvelle le cerveau avec ce système-là. Vous devriez vous offrir tous les jours trois heures de quatre-vingts, vous qui faites travailler vos méninges ; en rentrant chez vous, vous écririez des volumes sans vous en apercevoir. Influence de l'automobilisme sur le génie... vous pourriez publier une étude là-dessus.

—Où allez-vous? redemanda Georges.

—Est-ce que je sais?... Libre comme l'oiseau, moi ! J'ignore la douceur des chaînes fleuries dont vous êtes chargé, heureux mortel!... J'ai idée d'aller coucher ce soir au-delà de Bruxelles, dans un tout petit village engourdi que je connais, un coin délicieux. De là je file sur... ma foi, je ne sais plus! Je ne veux pas d'itinéraire, cela m'assomme. Il suffit que je me dise la veille: "J'irai là", pour que le lendemain je n'en aie plus envie. Je parcourrai les pays du Nord et ne rentrerai en France qu'en octobre. Voilà! Si je vous emmenais.

—Voulez-vous?

—Ne me mettez pas au défi... je presse l'allure et ne vous permets plus de descendre. J'ai des fourrures, une casquette et un masque? Au premier relai, une dépêche partira pour rassurer Mme Nessyer. Je ne veux pas que vous entriez dans un bureau de poste ici: vous ne monteriez plus.

Ils riaient tous deux.

Georges avait posé la main sur la poche que les cent mille francs de Wilhiam bossuaient encore.

—Une fortune! Que dirait Eslau s'il se doutait de ce que je porte sur moi?"

Un petit village au-delà de Bruxelles... Et si Georges partait? S'il fuyait la vie déplorable qui désormais —par sa faute ou non—serait la sienne? Est-ce qu'il n'en a pas le droit. Cet argent qui peut savoir qu'il l'emporte? D'ailleurs, il est bien à lui. Ah! la vie libre, la vie "recommencée"! Il réussirait avec cet argent et avec la liberté de ses actes, il remonterait le courant; plus tard, il rappellerait Marcelle...

Quelle folie!

—Arrêtez, Eslau, je descends.

—Pourquoi? venez... Faites au moins un bout de route pour goûter de la vitesse... Vous reviendrez par le train au lieu de prendre une voiture. Tenez, la route est libre: attention! je vais presser.

L'auto gronda comme une bête sous le fouet, s'élança...

—Oh! c'est bon! dit Georges.

Le chauffeur lui avait passé la casquette et le masque. Il s'arrangeait.

—C'est bon!...

Il ne parla plus. Eslau pressait toujours. L'air sifflait aux oreilles de Georges. Une griserie jamais éprouvée le soulevait. Il se sentait libre de toute entrave, allégé de tout fardeau. Il ne voulait plus retourner en arrière... Ne l'a-t-on pas chassé?... Il s'en va.

Penché vers Eslau, il cria:

—Allez, allez! ne vous occupez pas de moi, je descendrai plus loin...

—C'est du cent, annonce Roger.

Le chauffeur, accroupi à leurs pieds, dit quelque chose qu'on n'entend pas; son geste montre le poteau avertisseur du Touring-Club: "Attention — Tournant dangereux!"

Eslau ne voit pas plus le geste qu'il n'a vu le poteau. L'auto file tout droit, lancé comme une bombe. A cette allure, une courbe adoucie peut s'indiquer, brusquer un tournant est impossible et la route tourne à angle droit...

Un vacarme effroyable, trois cris aussitôt arrêtés. Le silence... Rien qu'un grincement qui dure encore un moment dans la machine broyée, une trépidation qui ressemble au dernier sursaut d'une bête à l'agonie.

Projetés au loin, deux corps gisent front broyé, membres disloqués; d'un autre corps, pris sous la voiture, on ne voit qu'une main qui saigne.

XXI

Lorsque la porte fut retombée sur Georges Nessyer, Mme de Givore eut un soupir d'allègement. Elle se redressa, comme déchargée d'un fardeau.

—Parti... Il est parti... Je l'ai chassé!...

Elle n'envisageait point encore les suites de son exécution, n'éprouvant que le bienfait immédiat d'avoir débarrassé la maison d'un être nuisible. Mais les objets aimés ne lui paraissaient plus tout à fait les mêmes; il lui semblait qu'une puissance étrangère les déformait, qu'une souillure restait en eux d'avoir été regardés évalués par le brocanteur avide: elle les voyait déchus du rang de reliques vénérées, ils n'étaient plus que des choses marchandes étiquetées, prêtes à la vente.

Elle sortit du salon, monta dans sa chambre.

Jusque chez elle, ce misérable Georges a osé introduire cet homme!... Que prétend-il? Engager les œuvres, d'art, les bibelots précieux que contient l'hôtel, afin de les disperser à l'encan dès que sa belle-mère ne sera plus là pour les défendre?

—Vous comptez sans votre hôte, mon gendre!

La comtesse a parlé tout haut et ce nom de "gendre" la choque, l'irrite. Mais ce qui est peut ne plus être ; il y a des lois protectrices, grâce à Dieu ! Sans recourir au divorce que Mme de Givore, catholique ne peut admettre, il faut séparer Marcelle de Georges Nessyer, la mettre à l'abri des entreprises néfastes de ce malheureux.

Jamais, dans ses plus pessimistes pressentiments, la comtesse n'avait envisagé un aussi rapide brisement du rêve de Marcelle. Un an a suffi pour anéantir le mirage... un an !

Et le pauvre petit être attendu naîtra dans les larmes, dans le deuil d'un foyer détruit.

Le cercle de fer que la migraine serrait autour de la tête endolorie de Mme de Givore devint plus intolérable ; ses yeux se brouillèrent. Elle défit ses cheveux, encore très beaux et très lourds, mit un peignoir. Elle n'appela point sa femme de chambre : il lui plaisait d'être seule, ses pensées étaient de celles que l'on préfère creuser sans témoins. Elle s'enfonça dans un fauteuil et se demanda éplorée : "Que dira Marcelle?"

Inconsciente du temps qui s'écoulait la comtesse restait là, écrasée, se répétant avec obstination : "Elle fera ce qu'elle voudra, mais cet homme ne remettra jamais les pieds ici — jamais.

En l'état maladif de la jeune femme, on pouvait tout redouter d'une commotion violente. Quels ménagements seraient suffisants pour amortir le coup qu'il allait falloir lui porter ? Et le mal qu'à cause de lui elle sera forcée de faire à sa fille augmente la rancune de Mme de Givore contre son gendre.

Un coup léger à sa porte la fait sursauter. Absorbée par ses réflexions, elle n'a point entendu la voiture.

— C'est toi ? Entre.

Ce n'est pas Marcelle qui vient, mais Camille.

— Marcelle est dans sa chambre, ma tante. Je crois qu'elle ne se mettra pas à table ; elle se sent très lasse, elle va s'étendre.

— Bien ! qu'elle soit malade ! Il ne nous manque plus que cela.

— Et votre migraine, ma tante ?

— Je souffre beaucoup, mais qu'im-

porte ! Camille... approche-toi. Il faut que je te dise... J'ai mis M. Nessyer à la porte.

— Georges... Qu'y a-t-il encore ?

— Il y a — il y a... Je te le dis, je l'ai mis à la porte, je l'ai chassé... Pourquoi ce visage épouvanté ! Tu es revenue, je pense, de tes illusions sur ce monsieur ?

— Je n'en ai jamais eu... ou si peu !

— Mais à cause de lui, tu as refusé de...

— J'ai refusé quoi ? Que voulez-vous dire, ma tante ?

— Rien. J'ai la tête perdue, ne fais pas attention... Enfin, il est parti. Je n'en veux plus.

Camille fixement regardait la comtesse. Certaines phrases ambiguës, dont elle ne s'était point arrêtée à chercher le sens, lui revenaient à la mémoire. Elle essayait de comprendre ; mais préciser ce qu'elle redoutait lui paraissait impossible.

Elle supplia :

— Expliquez-vous. Que pouvez-vous supposer ?

— Franchement, n'as-tu pas eu un regret quand M. Nessyer a demandé ta cousine ? Tu ne t'étais pas, comme elle, laissé charmé ?

— Moi... moi ! Vous avez pu penser !... Ah ! si vous saviez !...

— Tu refuses de te marier.

— Moi ! répéta Camille indignée, moi, j'aurais aimé Georges Nessyer ! Oh ! non... Je place mieux mes sympathies.

Mme de Givore eut un geste las.

— Tant mieux... Je suis heureuse de m'être trompée. C'est une consolation de penser qu'il n'a fait ici qu'une malheureuse... Et, puisqu'il en est ainsi, tu me seras une alliée, tu m'aideras à obtenir que Marcelle, après avoir été folle une fois, consente à agir avec un peu de bon sens.

Camille se taisait. Elle éprouvait une révolte exaspérée à la pensée qu'on avait pu la croire éprise de cet être sans valeur, sans dignité, éprise d'un Georges Nessyer, alors qu'elle connaît Jacques d'Altone.

— Est-ce que Marcelle a cru cela aussi, demanda-t-elle.

— Cela... quoi ?

— Que je regrettais de n'avoir pas épousé Georges ?

— Ah ! grands dieux, non ! N'y pensons plus ; je me suis trompée ...

tant mieux. Mais si toi tu acceptes

de voir traiter ton cousin comme il le mérite, sa femme va prier, pleurer, intercéder...

— Raconte-moi ce qui s'est passé, ma tante.

Camille écouta soulevée de colère, le récit de sa tante. Elle imaginait son cher petit salon avec ses boiseries, ses portraits, ses glaces, toutes les choses préférées, son "chez elle" d'élection, profané par l'intrus.

— Vous avez bien fait de le chasser, ma tante ; mais il vaudrait mieux, peut-être, ne pas l'apprendre trop brusquement à Marcelle. Si vous lui disiez qu'un ami est venu chercher Georges, qu'il ne rentrera pas de la journée ? D'ici à ce soir nous aviserons.

— D'ici à ce soir, cet individu aura fait quelque esclandre.

— Nous sommes là pour y veiller.

— Comme tu voudras... oui, cela nous donne toujours un peu de répit.. Ah ! nous étions trop heureuses avant de le connaître... Je comprends que l'exemple de ce mariage — un mariage d'amour ! — ne soit pas pour t'entraîner... Mon Dieu, que j'ai mal à la tête !

— Essayez de dormir un peu, ma pauvre tante. Je vais faire monter quelque chose à Marcelle.

— Et tu te mettras seule à table ? Comme c'est gai pour toi... Chère petite, quelle vie on te fait !

— Ah ! qu'est-ce que cela ! Ne vous tourmentez pas à cause de moi : vous avez tant d'autres sujets de préoccupations !

Camille passa l'après-midi dans la chambre de sa cousine. Mme de Givore, fenêtres et portes closes, essayait d'oublier, dans un sommeil qui la fuyait, ses inquiétudes morales et sa souffrance physique.

Marcelle parlait de Jacques d'Altone à qui, à l'église, elle avait serré la main. Elle s'attendrissait du chagrin que montrait le visage du jeune homme.

— Comme c'est bien à lui de s'être attaché à ce frère venu si tard et qui le dépouillait d'une partie de sa fortune.

— Je crois, dis Camille, que M. d'Altone serait indigné que l'on pensât à l'admirer pour une chose qu'il juge certainement toute simple et naturelle.

— Je n'aurais pas songé autrefois

à l'admirer, mais je sais maintenant que tous n'auraient pas trouvé naturel d'agir ainsi... Ah ! Camille... je paie cher ma folie...

La jeune fille prit la main de sa cousine et doucement la serra. Comme il fallait que Marcelle souffrit pour en venir à se plaindre !

— J'ai cru bien faire, reprit la jeune femme. Mon malheur est d'avoir toujours eu trop grande confiance en moi-même. J'éprouvais pour Georges un sentiment romanesque, exalté, que j'ai pris pour le grand amour, celui dont rien ne peut guérir, au nom duquel, toute lutte est justifiée. J'aurais dû penser que cet amour n'existe pas sans fondements : il faut qu'il soit établi sur l'estime et sur la confiance, sans quoi le moindre souffle le détruit. Maman me disait : "Cet homme n'est pas tel que tu le crois, tel que tu le juges." Je me suis entêtée, j'ai refusé d'ouvrir les yeux à la lumière, et j'ai abusé de la tendresse de ma pauvre maman pour l'amener à consentir à ce qu'elle désapprouvait... Est-ce que je n'aurais pas dû penser que pour me refuser ce que je croyais être le bonheur, maman qui m'adore devait avoir des raisons puissantes ?... On traite de parents barbares ceux qui résistent aux volontés de leurs enfants, ils le sont moins que ceux qui cèdent.

XXII

Brusquement, vers le soir, un orage avait éclaté. Des nuages d'un noir épais, d'autres d'un gris livide roulaient rapides, poussés par un vent furieux qui, dans la rue, retournait les parapluies imprudemment ouverts, tordait les arbres des avenues, arrachait les ardoises et poussait en trombe l'averse qui depuis un moment tombait.

Jacques d'Altone, après la funèbre cérémonie du matin, était retourné chez lui. Son logis, remis en état par les soins de son domestique, lui parut bon à revoir. Moins âprement que dans l'appartement des Champs-Élysées qu'il n'avait pas quitté depuis la veille, la tristesse de la mort s'imposait à lui. Un apaisement lui venait de se retrouver dans le cadre aimé. Il s'y attarda. Mais il devait, ce soir encore, dîner là-bas ; M. d'Altone l'en avait prié

afin d'éviter la désolation d'un repas solitaire, Mme d'Altone, vaincue par la douleur, ayant dû s'aliter.

Comme la demie de sept heures venait de sonner, Jacques s'appêta pour sortir. Une rafale secouant les fenêtres l'arrêta. Il regarda au dehors. La Seine, houleuse, roulait des flots de vase, rejetait vers le quai une épaisse écume rousse et soulevait les bateaux amarrés. La pluie, fouettait l'eau, rejaillissait en gerbes minuscules ; des feuilles arrachées se collaient aux trottoirs ou bien volaient, tournoyantes.

— Monsieur ne peut sortir par ce temps-là, dit le valet de chambre alarmé, ou bien je vais chercher une voiture ?

— Allez.

Durant quelques instants Jacques demeura devant sa fenêtre regardant la tourmente. L'ombre des lourds nuages se déchirait d'éclairs, les grondements succédaient aux éclats ; Jacques s'impatientait. Avec ce temps Urbain risquait de ne pas trouver à la station une seule voiture. Le jeune homme prit le parti de descendre, quitte à devoir attendre sous le porche ; ce serait un retard de moins.

Jacques refermait à peine la porte de l'escalier lorsqu'une voiture s'arrêta. Il fit quelques pas en se hâtant ; ce ne fut point Urbain qui descendit du fiacre, mais Germain le valet de pied de la comtesse de Givore.

— Monsieur... j'allais chez monsieur...

La figure bouleversée du domestique frappa d'Altone.

— Qu'y a-t-il donc ?

— C'est Mlle d'Auriel qui m'envoie, monsieur ; elle fait dire à monsieur qu'elle le supplie de venir.

Et sans attendre que Jacques demandât l'explication de cette étrange démarche, Germain poursuivit :

— Il y a un malheur, monsieur, un grand malheur.

— Je vous accompagne... montez avec moi, vous me direz ce que vous savez.

— Monsieur, dit Germain, tandis que le fiacre filait, le cheval s'effarant sous le fouaillement de la pluie mêlée de grésil, c'est à l'instant que nous avons appris l'accident. M. Nessyer était parti ce matin, il n'est rentré ni pour déjeuner ni pour di-

ner. Il avait dû prévenir ces dames parce qu'elles ne paraissaient pas inquiètes. On allait se mettre à table tout à l'heure, quand est arrivée une dépêche pour Mme Nessyer. C'est moi qui l'ai remise sans me douter, n'est-ce pas... J'ai vu que Mme la comtesse faisait un geste pour la saisir, mais il était trop tard : Mme Nessyer l'avait déjà prise et l'ouvrait... Elle n'a rien dit, monsieur, elle est tombée raide, comme morte ! Mme la comtesse s'est jetée sur elle, affolée, sans plus s'inquiéter de ce que contenait la dépêche. C'est Mademoiselle qui l'a ramassée et l'a lue. Elle a crié : "Ah ! mon Dieu !" et puis elle est devenue toute blanche, elle disait : "Ma tante, que faire" Mme la comtesse ne répondait pas, elle ne s'occupait qu'à sa fille. J'ai entendu Mademoiselle qui disait : "Qui peut aller là-bas... qui pourrait nous aider ?" Et tout à coup, elle a pensé à monsieur et elle m'a ordonné : "Allez chercher M. Jacques d'Altone... M. Nessyer est blessé, mort peut-être... Que M. d'Altone vienne ici, tout de suite s'il peut..." J'avais grand'peur de ne pas trouver monsieur chez lui.

— Blessé... où ? comment ?

— Je ne sais pas, monsieur, je suis parti tout de suite en courant sans demander d'explications. Je suis content que Monsieur vienne. Mme la comtesse en sera reconnaissante à monsieur. Dans une circonstance comme celle-ci, n'est-ce pas, des femmes seules sont bien embarrassées.

Germain se tut, ayant dit tout ce qu'il savait et sa correction de domestique stylé ne lui permettant pas de poursuivre les réflexions personnelles qu'on ne lui demandait pas.

C'était un fiacre découvert ; entre la capote baissée et le tablier relevé la pluie pénétrait, mouillant le visage et les épaules de Jacques qui n'y prenait garde, ne songeant point à se reculer, ne sentant rien, ne voyant rien, l'esprit tendu vers le drame inconnu qui se jouait à l'hôtel de Givore.

(A suivre)

LE CAFÉ QUI STIMULE AGREABLEMENT



QUI dissipe la fatigue,
éveille les idées,
chasse la tristesse.

Le Café de Madame Huot

Pur, Fort, à l'Arôme exquis.

C'est le Café favori de tous les vrais amateurs de BON CAFÉ.

Il s'en est bu plus d'un million et demi de tasses; n'est-ce pas là un témoignage indiscutable en faveur de sa haute qualité. Demandez-le à votre fournisseur.

40c. la Boîte. 2 Boîtes pour 75c.

LA CIE E. D. MARCEAU, LIMITEE, Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros
281-285 rue SAINT-PAUL, MONTREAL, Canada.

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V., 27e édition, 1 vol. in-12.....	0.88
LETTRES DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12.....	0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12.	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12.....	0.88
LA FOI ET LE DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12.....	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré.....	0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in-12.....	0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - Montréal

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,
DE LA CARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, b9.05 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.45 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m.
b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.10 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, a9.40 p.m.
WINNIPEG-VANCOUVER, a10.10 p.m.
WINNIPEG-CALGARY, a10.10 a.m., a10.10 p.m.

DE LA CARE VICER

QUEBEC b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m., b4.30 p.m., a11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.
OTTAWA, b8.20 a.m., b5.45 p.m.
JOLIETTE, b8.00 a.m., b8.55 a.m., b5.00 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., b5.00 p.m.
STE-AGATHE, b8.45 a.m., c9.15 a.m., (i)1.30 p.m., b4.45 p.m.
NOMINGUE, R8.45 a.m., c9.15 a.m., b4.45 p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les dimanche. (c) Dimanche seulement. (d) Quotidien, excepté le samedi. (1) Samedi seulement. (R) Lundi, mercredi et samedi.

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue Saint-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

BILLETTS DE PASSAGE SUR STEAMERS SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des provinces du Nord-Ouest, excepté les lots 8 et 26, non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans, sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procuration peut-être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils, fille, frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le colon a lieu et lieu sur la ferme qu'il possède, d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence pourront être remplies par le fait de résider sur ledit terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père — ou la mère, si le père est décédé — de toute personne, qui est éligible pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour ladite personne comme homestead, les conditions de cet acte, quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(4) Le mot "voisinage" des deux précédents paragraphes, veut dire, pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largours allouées aux routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus, pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du district de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes le colon devra donner un avis de six mois en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Tous les moralistes ont signalé cette loi mélancolique de notre nature; ce que nous pardonnons le moins aux autres, ce sont nos torts envers eux, surtout quand ces torts ne sont pas très nets et que nous les sentons plutôt que nous ne les reconnaissons.—PAUL BOURGET.

"The Cook's Favorite"

POUDRE A PATE

Lisez le certificat de ses qualités, par l'analyste public du Gouvernement:

Montréal.

Messieurs,
Je certifie par les présentes que j'ai analysé et essayé d'une MANIERE PRATIQUE, un paquet de la poudre appelée "THE COOK'S FAVORITE", je trouve que c'est une excellente poudre à pâte, SANS EGALE, prompte dans ses effets et économique.

Les ingrédients chimiques sont NEUTRES, et elle ne contient AUCUN INGREDIENT MAL-SAIN ou REPROCHABLE, au contraire, les phosphates combinés sont des ELEMENTS NATURELS dans la nourriture du lait et du pain.

Votre etc.,

JOHN BAKER EDWARDS,
Ph. D.D., C.L., P.C.S.

Analyste Public.
Montréal.

Janvier 1883.

A vous toutes, lectrices de ce journal, nous recommandons l'essai de cette Poudre et vous n'en voudrez plus jamais une autre qu'elle. Avec cette poudre vous détrempez votre farine et vous la conservez des semaines en la gardant au frais. C'est la seule Poudre à pâte qui vous le permette; n'est-elle pas un bienfait pour toute maîtresse de maison. Voyez nos circulaires. The COOK'S FAVORITE est très pure, très économique et à bas prix. Les biscuits faits avec cette Poudre se gardent plus longtemps frais. Souvenez-vous que nous en sommes les seuls manufacturiers.

J. J. DUFFY & CO.

375 rue Saint-Paul

MONTREAL

Fleurs fraîches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Droit au but

Quand on souffre de la Gorge, des Bronches ou des Poumons, il faut des remèdes agissant sur la gorge, les bronches ou les poumons.

Capsules Crésobène

ANTISEPTIQUES ET VOLATILES

agissent sur la GORGE, s'introduisent directement dans les BRONCHES, pénètrent jusque dans les plus intimes recoins des poumons. Les

Capsules Cresobène vont droit au but

et sans avoir besoin d'encombrer l'estomac ou d'empoisonner l'organisme, elles guérissent ou préviennent toujours les Maux de Gorge, Enrouements, Rhume, Grippe, Influenza, Bronchites, etc.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES. PRIX : 50c. LE FLACON.

Dépôt général : Pharmacie Décaey, coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal.

Le Temps est Arrivé



De penser à vos achats d'automne

Meubles, etc.

Une visite à nos grands magasins vous convaincra certainement que nous avons le plus grand choix de

**Meubles, Lits en Fer et en Cuivre,
Literie, Tapis Turcs, Rideaux, etc.**

Et que tout en vous offrant les dernières nouveautés, nous maintenons les prix au plus bas.

RENAUD, KING & PATTERSON,

Coin des Rues Sainte-Catherine et Guy,

MONTREAL

Ecoles du Soir !

Les **Ecoles Gratuites du Soir**, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes à Montréal et à Québec, du **1er Octobre au 1er Mars**, chaque année. On y enseigne le Français, l'Anglais, le Calcul, l'Ecriture et la Comptabilité.

MONTREAL et BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J.-H. BERGERON,
119 Rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé T.-G. ROULEAU, Principal de l'Ecole Normale Laval.

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution du sens auditif :- :- :- :-

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent ; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies

Les Habits Elegants " Fashion-Craft " Pour les hommes de bon gout.

LES tailleurs " Fashion-Craft " ont l'habileté de donner à leurs habits une note, un cachet particulier.

DANS les habits " Fashion-Craft " il y a une coupe pour chaque taille différente une mode pour chaque genre.

C'EST pour cette raison que tous les hommes grands ou courts, gros ou petits peuvent se procurer des habits chacun selon son goût et parfaitement ajustés à sa taille, ce qui donne à chacun une apparence individuelle et de bon goût.



LES MAGASINS

"Fashion-Craft"

231 Rue St-Jacques,
470 Rue Ste-Catherine-Ouest,
471 Rue Ste-Catherine-Est,
178 Rue St-Jean, QUEBEC.

Les petits esprits sont toujours préoccupés d'eux-mêmes; ils s'imaginent que leurs mesquines combinaisons vont changer la face des choses.—Le P. Didon.